

Avertissement

Ce récit, qui met en scène les familles Collinson, Cadwallader et Penhalligan, est une œuvre de fiction, étayée par des faits historiques. L'emploi de la dénomination «fleuve Brisbane» est un anachronisme, le cours d'eau ayant été découvert plusieurs années après la date à laquelle se situe la fin de cette histoire. Je l'ai mentionné délibérément, pour aider le lecteur à situer géographiquement les événements que je rapporte. Il en va de même pour Balmain, quartier de Sydney dont la création remonte tout au plus à 1800.

Les livres d'histoire évoquent la guérilla menée par Tedbury et Pemulwuy, ainsi que les soulèvements irlandais et la «révolte du rhum», survenue à la suite des mesures prises par le gouverneur William Bligh. Johnston et Cunningham, les meneurs du mouvement, au même titre que les malheureux Fitzgerald et Paddy Galvin, ont réellement existé. Le père Dixon, le commandant George Johnston et le révérend Samuel Marsden (le «Pasteur Fouettard») sont aussi des personnages réels.

J'ai en outre utilisé, dans mon roman, des termes qui, à l'époque où se déroulent les faits, étaient tenus pour des injures racistes. J'en ai usé parce qu'il s'agit là d'un vocabulaire historique qui reflète les mentalités indignes de ce temps. Je tenais à réaffirmer ici que ma démarche n'a rien d'insultant.

Prologue

Le cri du courlis

Fleuve Brisbane, 1795

L'aurore n'illuminait pas encore le ciel, mais les huit cavaliers s'étaient mis en route. Edward Cadwallader leva les yeux. La lune continuait à se cacher derrière d'épais nuages. Une nuit parfaite pour tuer.

Les huit hommes troublaient à peine le silence : ils avaient enveloppé de jute les sabots de leurs montures, ainsi que les harnais cliquetants, et aucun d'eux n'aurait commis l'erreur de parler ou de fumer. Ils étaient rompus à l'exercice – Edward n'en éprouvait pas moins de l'excitation, comme toujours lorsqu'il s'apprêtait à lancer un assaut. À la pensée de ce qui l'attendait, son impatience allait croissant.

Il scruta les environs. La petite troupe cheminait entre deux escarpements, dont les cimes déchiquetées s'élançaient vers la voûte céleste depuis les broussailles. D'énormes rochers, que des bouquets d'arbres, jetaient des ombres lourdes ; le cheval d'Edward tressaillit en percevant un mouvement au milieu des fourrés. Le cavalier tenait fermement les rênes, mais il se sentait de plus en plus nerveux à mesure qu'il se rapprochait du but. Le moindre bruit risquait de les trahir.

Il jeta un regard en arrière, vers ses fidèles compagnons d'armes. Il répondit par un large sourire à celui

que lui adressait Willy Baines, le sergent à la chevelure grisonnante. Les deux hommes avaient rejoint le Régiment de la Nouvelle-Galles du Sud à la même époque. Et tous deux avaient, naguère, partagé la même cellule. Baines s'était tenu aux côtés d'Edward sur le banc des accusés durant leur procès pour viol, après quoi ils avaient fêté ensemble leur victoire. Ils partageaient des pensées semblables, et une commune soif de sang les unissait. Bien qu'il y eût entre eux une grande différence d'âge, Edward considérait Willy comme son ami le plus proche.

Le cadet plongeait les yeux dans les ténèbres face à lui ; au bout de deux heures passées dans l'obscurité, il y voyait presque aussi bien qu'en plein jour. À leur retour à Sydney, il pourrait compter sur la discrétion de ses hommes. Car, de ces opérations visant à chasser les Aborigènes, mieux valait ne s'ouvrir à personne, même si elles se multipliaient, au point qu'il devenait de notoriété publique qu'on obligeait les Noirs à quitter leurs terres, dont les colons avaient un immense besoin. On veillait néanmoins en haut lieu à ce que la population ignorât les méthodes employées par les militaires pour parvenir à leurs fins – au fond, qui s'en souciait ?

On avait déjà débarrassé des indigènes les berges de la rivière Hawkesbury. Certes, Pemulwuy le rebelle demeurait introuvable, mais quelques semaines suffiraient, selon Edward, à le mettre hors d'état de nuire : on l'arrêterait, puis on l'abattrait, et son fils avec lui. Pour le moment, le jeune Cadwallader avait pour tâche d'éradiquer les derniers Turrbal du fleuve Brisbane.

C'était une époque exaltante, et Edward se tenait au cœur de l'action. Durant ses années de bannissement, il avait beaucoup appris, et découvert la fièvre de la chasse aux Aborigènes. Sa réputation, ainsi que

le respect dans lequel ses compagnons le tenaient, étaient parvenus aux oreilles des autorités de Sydney. Aussi, malgré ses états de service discutables, l'avait-on promu au grade de commandant, chargé d'exterminer la vermine noire de la région. Le général lui avait promis, en échange, d'écourter son exil de deux ans. La vie était belle. Lorsque le jeune homme regagnerait Sydney, il y ferait fortune et bâtirait une superbe demeure que tous ses concitoyens lui envieraient.

Songeant qu'à ces délices il pourrait ajouter la possession d'une femme blanche, Edward sentit croître son ardeur. Les sauvages empestaient, souvent elles se débattaient comme des fauves – si pareils défis n'étaient pas pour lui déplaire, et quoiqu'il eût apprécié l'exotisme de ces lianes noires, il leur préférerait la chair des Occidentales.

Il se concentra de nouveau sur sa mission. Une fois celle-ci remplie, il aurait tout le temps de songer aux femmes. Pour le moment, il devait garder ses sens en éveil pour éviter une embuscade. Les Noirs avaient beau n'être que de misérables attardés, ils évoluaient sur leur territoire, dans une contrée qu'ils connaissaient mieux que le plus aguerri des soldats.

La patrouille avançait en silence parmi les broussailles, à l'affût d'éventuels guerriers dissimulés dans l'ombre. Comme, à l'approche de l'aube, le ciel virait au gris, la tension monta d'un cran. Les hommes entamaient la partie la plus dangereuse de leur expédition : ils se trouvaient à moins de deux kilomètres du campement.

Edward sauta à bas de son cheval et attendit ses compagnons.

— Vous vous rappelez les instructions ? murmura-t-il d'une voix à peine audible.

Ils acquiescèrent d'un hochement de tête. Ils avaient planifié le raid dans ses moindres détails,

plusieurs jours auparavant – ils savaient en outre qu'ils pourraient disposer à leur guise de toutes les femmes qu'ils captureraient.

— Chargez vos mousquets, leur ordonna le commandant. Et souvenez-vous : aucun survivant.

— Que fait-on des femmes et des enfants ?

Edward dévisagea sa nouvelle recrue, un jeune soldat svelte et plein d'entrain, qui possédait un dossier déplorable, de même qu'un goût prononcé pour les femmes indigènes.

— Les sauvageonnes copulent et prolifèrent. Leurs enfants ne grandissent que pour copuler et proliférer à leur tour. Peu m'importe ce que tu as l'intention de faire ou comment tu comptes t'y prendre. Mes instructions sont claires : je ne veux aucun survivant.

Sur quoi il darda un regard féroce sur le garçon, satisfait de voir passer dans ses yeux un éclair de terreur, et s'empourprer ses joues pâles.

— Effectuons d'abord une reconnaissance, reprit-il, s'adressant à Willy Baines. Pour nous assurer qu'ils sont toujours là.

Willy frotta son menton hérissé de poils de barbe. Les hommes ne s'étaient ni lavés ni rasés depuis quatre jours : les Aborigènes étaient capables de détecter l'odeur du savon à plus d'un kilomètre de distance.

— Ils y sont forcément, répondit-il. Mes espions m'ont confirmé qu'ils venaient ici depuis plusieurs siècles.

— Toi et tes espions... Comment réussis-tu à les rendre aussi bavards, ces sauvages ?

Willy secoua la tête en s'écartant du groupe avec son compagnon.

— Ce ne sont que des Nègres, commença-t-il, et la peste soit de ces animaux-là, qui à mes yeux se ressemblent tous. Il n'empêche : il existe entre eux des rivalités tribales qu'un tonnelet de rhum ou un peu

de tabac suffit à attiser. Si tu sais les offrir à la bonne personne, elle te dévoilera tout ce qu'elle sait.

Edward posa une main sur l'épaule de son ami.

— Pour moi, ils demeurent un mystère. Je ne suis sûr que d'une chose : un bon Nègre d'Australie est un Nègre mort. Et maintenant, allons voir ce qui nous attend.

Tandis que les six hommes de troupe chargeaient leurs mousquets, Edward et Willy s'engagèrent prudemment dans les fourrés pour rejoindre la rive. Les eaux du fleuve étaient basses, elles se perdaient en méandres paresseux. Les roseaux et les arbres qui les dominaient fournirent aux deux amis une cachette idéale par cette nuit sans lune. Allongés sur le ventre, le crâne émergeant à peine des hautes herbes, ils observaient le campement endormi.

Les jeunes hommes célibataires, qui représentaient l'immense majorité des guerriers de la tribu, avaient pris place autour des femmes, des enfants et des vieillards, afin de les protéger. La plupart d'entre eux reposaient à même le sol, mais l'on repérait aussi trois ou quatre *gunyabs* – de petits abris constitués d'herbes, d'écorce et de branches d'eucalyptus –, sous lesquels dormaient les aînés. Des chiens s'agitaient ou grattaient la terre ; des volutes de fumée s'élevaient au-dessus des feux refroidis ; des hommes âgés se raclaient la gorge et des nourrissons vagissaient. Un sourire se dessina sur les lèvres d'Edward : les Turrbal n'avaient pas la moindre idée du sort qu'il leur réservait.

Lowitja, qui émergeait peu à peu du sommeil, serra instinctivement contre sa poitrine son petit-fils de cinq ans. Une force étrange venait de s'insinuer dans ses rêves. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle perçut le cri mélancolique d'un courlis. Elle y décela l'appel

des Esprits ancestraux – cette note envoûtante et suraiguë, produite par les âmes tourmentées, cette alerte pressante.

Mandawuy, qui résistait à son étreinte, aurait fini par se mettre à pleurer si elle ne lui avait plaqué une main sur la bouche.

— Silence, lui ordonna-t-elle, d'une voix à la fois douce et ferme à laquelle il avait appris très vite à se soumettre sans rechigner.

Il s'assit, paisible, nullement effarouché, tandis que sa grand-mère scrutait les ténèbres alentour de son regard d'ambre. Que distinguait-elle? Des Esprits erraient-ils dans la clairière? Entendait-elle leurs voix? Si oui, que lui racontaient-ils?

Lowitja reporta son attention sur le cri des courlis. Les oiseaux se faisaient de plus en plus nombreux. C'était comme si, se dit-elle, les Esprits des défunts se rassemblaient, leurs voix s'unissant en une sombre mélodie qui lui transperçait le cœur. C'est alors que, surgies de la grisaille d'une aube naissante, elle vit glisser entre les troncs des silhouettes fantomatiques. Elle comprit aussitôt de qui il s'agissait, et pourquoi ils étaient venus.

Il fallait se hâter; le campement s'éveillait. Edward et Willy se fondirent parmi les ombres les plus épaisses pour rejoindre leurs compagnons. Ces derniers se tenaient sur le qui-vive, leurs armes fourbies, parés à l'attaque. La fête était sur le point de commencer.

— En selle, souffla le commandant, qui saisit les rênes de son cheval et montra l'exemple. Au pas.

Les huit cavaliers à la queue leu leu menèrent leurs montures avec une redoutable précision. Bientôt, ils arrivaient en vue du campement. La colonne s'immobilisa. L'excitation d'Edward devenait presque palpable. Il leva dans les premiers rayons de soleil son

épée, dont la lame jeta un éclair aveuglant. Il demeura ainsi quelques instants, jouissant par avance du massacre à venir, savourant le suspense.

— Chargez!

Dans un parfait ensemble, les soldats lancèrent leurs chevaux au galop. Les bêtes soufflaient, narines dilatées, oreilles couchées en arrière; les hommes les aiguillonnaient en poussant des hurlements et des clameurs de joie.

Lowitja se laissa hypnotiser par la survenue des spectres. À plus de trente ans, elle n'avait encore jamais eu l'occasion de les discerner aussi nettement, à telle enseigne qu'elle crut d'abord que ce grondement lointain était celui d'un orage d'été. Se détournant soudain de ces apparitions, elle agrippa Mandawuy: l'échine des chiens se hérissait, les oiseaux lâchaient des cris stridents en abandonnant la cime des arbres dans un fracas de battements d'ailes.

Le bruit du tonnerre s'intensifiait. Le reste du clan s'éveilla dans un sursaut. Les mères s'emparèrent prestement de leurs bébés ou de leurs jeunes enfants, qui se mirent à sangloter. Les guerriers attrapèrent leurs lances et leurs massues. Les chiens aboyaient avec fureur. Les aînés s'étaient figés.

Le tonnerre se rapprochait encore, son tumulte emplissait l'air. Le sol tremblait sous les pieds de Lowitja qui, mue par la peur, s'était levée d'un bond. Elle saisissait à présent la raison pour laquelle les Esprits lui avaient adressé leur mise en garde. Il lui fallait sauver Mandawuy. Elle concentra ses forces dans ses jambes et ses bras, plaqua le garçonnet contre son sein et se mit à courir.

Les épines la griffaient au passage, les branches lui fouettaient les cuisses, de fourbes racines menaçaient à chaque pas de la jeter à terre. Le raffut des sabots des

chevaux, ainsi que les terribles détonations déchiraient l'air derrière elle, mais à aucun moment elle ne se retourna. Elle ne cessait pas de courir.

Agrippé à sa grand-mère, bras et jambes noués autour de son torse, Mandawuy ne bronchait pas. De chaudes larmes d'épouvante roulaient en silence sur ses joues, humectant la peau de Lowitja. Son cœur bondissait dans sa poitrine douloureuse, ses membres devenaient de plomb tandis qu'elle se frayait un chemin à travers les fourrés en quête d'un refuge hypothétique.

La clairière résonnait de cris et de coups de feu.

Ils renversèrent les fragiles *gunyahs*, dispersèrent les feux en bourrasques de braises écarlates. Les premières volées de plomb avaient jeté des hommes, des femmes et des enfants en amoncellements ensanglantés que les chevaux emballés piétinèrent ensuite. On hurlait, on détalait éperdument ; la fête battait son plein.

Les chiens s'égaillaient. Les mères serraient leurs rejetons dans leurs bras, pendant que les hommes fourrageaient autour d'eux à la recherche de leurs lances et de leurs *nullas*¹. Les plus âgés tentaient de s'échapper en rampant, quand ils ne se contentaient pas de s'asseoir, les mains sur la tête, avec l'espoir insensé d'échapper ainsi aux épées des Blancs. Les petits enfants se tenaient immobiles, paralysés par la peur. Bientôt, les chevaux les foulaient de leurs sabots ; leurs corps mutilés retournaient à la sombre terre rouge. Parmi les plus agiles, de jeunes hommes s'efforçaient de défendre leurs familles, mais ils n'avaient pas le temps de jeter leurs lances ou de

1. Massue de guerre aborigène. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

brandir leurs lourdes *nullas* de bois que, déjà, les assaillants les mettaient en pièces.

Plus que jamais, Edward avait soif de sang. Il fit décrire à son cheval des cercles autour d'une vieillearde recroquevillée près des vestiges d'un feu de camp : il tira sur elle pour la seconde fois. Il se hâta de recharger son arme en regardant la malheureuse basculer au milieu des flammes. Inutile de gâcher d'autres munitions pour elle, songea-t-il ; dans quelques secondes, elle serait morte.

Il poursuivit son œuvre jusqu'à ce que le canon de son mousquet devînt si chaud qu'il ne put plus le toucher. Dès lors, il utilisa son fusil à la façon d'une massue, le balançant de droite et de gauche pour fendre ici un crâne, ou là briser une nuque. Il projetait au sol ses victimes, avant de les passer par le fil de son épée. Son cheval bavait d'abondance, roulait des yeux fous devant les *gunyahs* incendiés et la fumée qui peu à peu envahissait la clairière. L'air empestait l'eucalyptus et la chair brûlée, d'épaisses émanations noires irritaient les yeux et la gorge.

Deux soldats étaient descendus de leur cheval pour s'élancer à la poursuite de deux femmes qui avaient décampé parmi les arbres. Willy réglait leur compte à une poignée d'enfants. Le reste du groupe était en train d'abattre trois guerriers ayant osé brandir leurs lances dans leur direction.

Edward massacra deux adolescents d'un seul coup d'épée. La lame dégouttait de leur sang, son uniforme était maculé de taches rouges, les flancs de sa monture empoissés. Mais le commandant n'était pas rassasié. Déjà, il traquait une autre proie.

La jeune fille avait atteint l'orée de la clairière. Elle était près de s'enfoncer dans la forêt, mais elle ralentissait le pas, meurtrie déjà par un sabre : une entaille se voyait au niveau de l'épaule, une

plaie béante sur la peau noire, pareille à une obscène bouche rose.

Edward éperonna son cheval et leva son épée.

— Elle est à moi! hurla-t-il à Willy, qui observait lui aussi l'adolescente.

Celle-ci jeta un coup d'œil en arrière, le regard agrandi par l'effroi.

Le commandant la dépassa et lui barra la route.

Elle se figea.

Il la décapita du tranchant de sa lame avant de regagner la clairière pour y découvrir ce que ses compagnons lui avaient laissé en partage.

* * *

Lowitja demeura cachée dans la cime de l'arbre où elle avait trouvé refuge. Elle serrait Mandawuy contre son cœur et l'allaitait pour qu'il se tînt tranquille, tandis que le carnage se poursuivait au loin. Au-dessous d'elle, elle entendit des pas précipités, des détonations, elle distingua les cris terribles des mourants – elle versa des larmes silencieuses en humant l'odeur des cadavres qui se consumaient. De son perchoir, elle ne pouvait guère qu'imaginer le sort échu aux siens, elle ne pouvait guère que prier le Grand Esprit pour qu'une poignée d'entre eux survivent à cette horrible journée.

Lorsque le silence envahit les lieux, il l'effraya plus encore que les clameurs qui l'avaient précédé. C'était un silence pesant, un silence plein de ténèbres qui lui paraissaient ne jamais devoir se dissiper. Elle laissa passer une nuit entière, le corps tremblant sous l'effort de se tenir là, immobile, en veillant à ne pas lâcher le garçonnet dont elle avait la charge. Pas une seconde elle ne s'autorisa à dormir.